vie politique — il combattait déjà avec passion et avec ardeur pour le droit et la liberté (Applaudissements).

L'honorable député dit qu'à cette époque la jeunesse républicaine suivait avec le plus vif intérêt les plaidoyers de l'illustre tribun, Gambetta, qui apprenait à lutter énergique aux générations nouvelles. Il se rappelle la magnifique plaidoirie que fit à Douai, le grand patriote lors du procès de notre regretté directeur politique, Gustave Masure.

Le 13 juillet dernier, continue l'orateur, lorsqu'on a inauguré le monument Gambetta sur la place du Carrousel, à Paris, M. Boulanger s'excusait de n'y pouvoir assister, il pouvait la prétention, ce général indiscipliné, de se poser comme le continuateur de cette politique que préconisait l'illustre tribun. (A bas Boulanger !)

M. Boulanger, s'écrie M. Maxime Lecomte, ne peut pas être le continuateur de Gambetta : Le pays avait confiance en Gambetta parce qu'il était sincère démocrate et qu'il prêchait l'union, tandis que M. Boulanger ne cherche que la désunion de notre parti. (Marques d'approbation).

Gambetta allait partout, portant sa vaillante parole, défendait la cause de la République, disait ce qu'il pensait avec franchise ; se n'était pas l'homme des équivoques. M. Boulanger garde le silence et maintient la plus coupable et la plus honteuse des équivoques.

Gambetta était l'ennemi de la dictature et du cléricalisme Boulanger,au contraire, se vante d'arriver au plébiscite et n'a comme meilleurs défenseurs que les chefs de tous les partis réactionnaires, tous intimement liés par le cléricalisme (Salve d'applaudissements).

Parlant de l'Empire qui a amené le désuement et la diminution de la France et qui a succombé si honteusement à Sedan, l'honorable député supplie les républicains de ne pas oublier le crime du 2 décembre. Il rappelle les hommes, les déclassés, les gens criblés de dettes, qui faisaient partie alors de l'entourage du criminel qui a mis la main sur la France. Il rappelle aussi les efforts énergique des républicains du Nord, entre autres M. Testelin, qui combattaient contre le plébiscite.

Le gouvernement bonapartiste, qui mentait comme mentent aujourd'hui les boulangistes, déclarait que l'Empire c'était la paix : c'est comme vous le savez malheureusement, la guerre que nous a valu ce régime néfaste.

Parlant de la guerre de 1870, M. Maxime Lecomte rappelle que des Lillois,ainsi que tous les habitants du Nord, pour lutter contre l'invasion de notre territoire par les Allemands, firent courageusement leur devoir derrière le vaillant et grand patriote, le général Faidherbe.

Le nom du glorieux général soulève dans la salle des tonnerres d'applaudissements.

Quand on vous parlera de M. Boulanger, général aventurier, continue M. Maxime Lecomte, opposez-lui donc le général républicain et patriote ! Quand on vous criera : Boulanger ! Répondez : Faidherbe ! Applaudissement prolongés. Cris : Vive Faidherbe ! A bas Boulanger !

Nous ne prétendons pas, nous, avoir le monopole du patriotisme, reprend l'orateur, mais nous sommes patriotes comme tous les Français ; nous pensons à la revanche, mais nous ne voulons pas d'une guerre sans préparation ; nous demandons à être prêts et à marcher si nous sommes attaqués, mais nous ne voulons pas que nos soldats aient à leur tête un général indisciplné (Applaudissements répétés).

M. Maxime Lecomte parle ensuite des tentatives qu'ont essayées les partis monarchiques depuis l'assemblée de février 1871, et de la ferme volonté que le pays a si fréquemment manifestée depuis,de conserver comme gouvernement la forme républicaine.

L'orateur cite quelques extraits des magnifiques discours que prononça Gambetta avant la réélection des 363, puis à la tribune de la Chambre des députés, dans lesquels le grand orateur prêchait l'union de tous les républicains pour écraser la réaction. (Applaudissements).

L'honorable député dit qu'en présence des menées plébiscitaires,les républicains doivent avoir aujourd'hui la même conduite que celle que recommandait jadis Gambetta. Grace à l'union, le parti républicain se ressaisira dans le Nord, comme il l'a déjà fait depuis les élections d'octobre 85, c'est cette seule condition que nous triompherons aux élections générales de 1889

Il faut que nous fétions dignement, comme il convient à une nation comme la nôtre, le grand centenaire de la Révolution.

Il faut que nous disions aux fauteurs de désordre, aux boulangistes réactionnaires, que nous voulons rester libres, parce que nous ne voulons pas enchaîner les générations futures; que nous désirons rester unis; que nous ne voulons pas la guerre.

Il faut que, par le succès de l'Exposition internationale de 89, nous donnions à l'Europe le spectacle de notre union et de notre travail. (Vifs applaudissements.)

A la fin de la brillante conférence dont nous n'avons pu donner, à notre grand regret, qu'une faible analyse, M. Maxime Lecomte donne lecture de cette citation de Benjamin Constant, *dans les réflexions sur les constitutions* :

« Dans un Etat républicain, il faut donner au peuple toute la part du gouvernement qui est compatible avec l'ordre, et revêtir cet exercice des droits du peuple de formes populaires, fussent-elles orageuses ; car dans un gouvernement républicain, la raison du peuple est la garantie de l'ordre, et la raison du peuple doit se former et se mûrir par l'action. »

Aux applaudissements enthousiastes de l'assistance, l'honorable M. Maxime Lecomte termine en recommandant l'union et l'action et en engageant les républicains à s'unir à la Ligue antiplébiscitaire du Nord pour combattre le boulangisme.

Vote de l'ordre du jour

Après avoir remercié les deux conférenciers du concours qu'ils apportaient à la défense de la République, M. Claude a donné lecture de l'ordre du jour suivant déposé sur le bureau :

« Les citoyens réunis, mardi 25 décembre, sur l'invitation de la ligue antiplébiscitaire, après les discours des citoyens Boddé et Maxime Lecomte, flétrissent énergiquement les menées plébiscitaires. »

Cet ordre du jour est voté à l'unanimité. Pas une main ne se lève à la contre épreuve.

Deux citoyens qui font rire

Grâce à la bienveillante intervention du président, deux citoyens que l'assemblée se refusait à écouter, ont ensuite, pendant une longue demi-heure, débité des inepties toutes plus grosses les unes que les autres.Ces deux citoyens se sont déclarés républicains, mais cela ne les a pas empêché de proférer des insultes à les républicains radicaux et les opportunistes. Singulier républicanisme que celui là! Il est vrai qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter des opinions *pacifistes* de ces deux oateurs.

L'un d'eux, qui se distingue généralement par son langage rappelant davantage celui de la poissonnerie que celui des gens qui ont respectés, après avoir lu un court extrait d'une longue étude faite par notre ami, M. Bère, s'est permis de prendre le *Nord* à partie et de dire que notre journal était clerical et réactionnaire.

Comme on le pense,cela n'a pu que faire rire l'assistance.

Notre redacteur en chef, ne voulant pas se donner la peine de répondre à ces attaques stupides, a, en sa qualité de président, déclaré la séance levée.

Les assistants se sont separés, à six heures et demie, aux cris de : Vive la République !

G. NADAUD.

B. Maxime Lecomte

Et les facteurs des Postes

A la suite de sa conférence à la salle de la rue de Lannoy-Tuilerie, M. Maxime Lecomte s'est rendu, rue de Béthune, à la *Table Ronde* où s'étaient donné rendez vous pour l'attendre un grand nombre de facteurs des postes et des environs.

MM. Carron, conseiller d'arrondissement et Bodelle, conseiller municipal, accompagnaient l'honorable député du Nord. M. Carron s'est fait l'orateur des légitimes revendications des sous-agents de l'administration des Postes.

M. Maxime Lecomte a pris plusieurs fois la parole au milieu des applaudissements de l'auditoire. Cette entrevue très cordiale a produit un excellent effet.

Le colonel du 43e. — M. Jacquey, colonel du 70e régiment d'infanterie, est nommé au commandement du 43e régiment de même arme, en remplacement de M. Ricouart d'Hérouville, promu général de brigade.

Les Faux billets de 500 fr. — On a annoncé que le parquet de Bruxelles vient de mettre en état d'arrestation trois individus de cette ville impliqués dans l'affaire de faux billets de banque français de 500 fr. et de fausses banques notes américaines. Ils avaient des complices à Lille.

Le parquet de Bruxelles a adressé une commission rogatoire à M. Legrand, juge d'instruction, qui a commencé son enquête. Il en résulte que les individus signalés ont séjourné quelque temps à Lille, dans un cabaret de la rue du Priez, qu'ils ont quitté la semaine dernière.

Marquette. — *Deux morts subites.* — M. Louis Bondueile, industriel, âgé de 55 ans, mourut dans la journée de dimanche.

Un de ses beaux frères, M. Leuffe, industrie à Renescure, qui était venu chez M. Bondueile

fut si frappé de cette mort, que dans la même nuit, il expirait lui-même, frappé d'une atteinte d'apoplexie.

PAS-DE-CALAIS

Terrible accident à Courrières

Une explosion vient de se produire à la distillerie de la rue d'Iéna, appartenant à M. Cavrois de Douai. M. Bobillier, employé des contributions indirectes, qui se trouvait au pied de la colonne à rectifier, fut renversé par le choc. On se précipita à son secours ; il avait une large blessure à la gorge, la mâchoire fortement endommagée et plusieurs dents brisées.

Malgré la gravité de son état, on espère pouvoir le sauver.

Les premiers soins donnés au sympathique employé, on songea seulement à se demander s'il n'y avait point d'autres victimes.

Cinq minutes de recherches suffirent pour amener une lugubre découverte: on trouva le trouver entre deux lucs, le cadavre du malheureux distillateur, dont la mort aura dû être instantanée.

Ce pauvre ouvrier, étranger à la localité, laisse plusieurs enfants.

LA BELGIQUE

LES TROUBLES DE MOUSCRON

Les personnes condamnés récemment par la Cour d'appel de Gand pour les troubles électoraux de Mouscron vont se pourvoir en cassation.

LES BEVUES DU GOUVERNEMENT CLÉRICAL

Une fleur administrative!

Un avis inséré au *Moniteur* annonce, paraît il, aux industriels et commerçants, que les marchandises expédiées par les chemins de fer de l'Etat ne seront présentées, le dimanche, au domicile du destinataire, que si celui ci en fait la demande par écrit au chef de gare.

Un ministère clérical ne pouvait se contenter de si peu.

On a adressé un avis à un négociant, qui avait une première fois réclamé la livraison de ses colis le dimanche, et cet avis se termine ainsi :

« Vous m'obligeriez en me faisant connaître si vous insistez pour que vos marchandises vous soient remises les dimanches et jours fériés. Dans l'affirmatif, il nous serait agréable d'en connaître les motifs. »

TRIBUNAUX

CONSEIL DE GUERRE

Séance du 24 décembre 1888

Le Conseil réuni sous la présidence de M. le colonel du 12e chasseurs a prononcé les condamnations suivantes :

Emile Hédon, soldat au 43e régiment d'infanterie. Dissipation d'effets à lui remis pour le service. Un an d'emprisonnement.

Elie Trigoel, jeune soldat de la classe 1886, du recrutement de Mayenne, insoumission. Un mois d'emprisonnement.

Léopold Herry, soldat à la 1re section d'infirmiers militaires, désertion à l'intérieur en temps de paix. 2 mois d'emprisonnement.

Martial Dupont, jeune soldat de la classe 1884 du recrutement d'Avesnes, insoumission. 6 jours d'emprisonnement.

Le Conseil a acquitté :

Aimé Ablincourt, 2e sapeur-mineur au 3e régiment du génie, poursuivi pour vol au préjudice d'un militaire.

Emile Crogney, engagé volontaire pour le 1er régiment étranger, prévenu d'insoumission.

Louis Olivier, soldat au 8ie de ligne, prévenu d'évasion manifeste et publique. Louis Royer, canonnier servant au 1er bataillon d'infanterie de forteresse, prévenu de vol au préjudice d'un militaire.

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE

Le boulangiste Turquet et la sorcière Gaibhava

Une fort drôlatique histoire de sorcière, qui a couru toute la presse, se déroule actuellement devant la première chambre du tribunal de la Seine.

Il s'agit du contrat authentique passé entre Mme Gaibhava, sorcière de son état, et M. Turquet, député de l'Aisne, alors sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts.

Mme Gaibhava se faisait forte, à l'aide d'une baguette magique qu'elle avait le bonheur de posséder, de trouver des trésors incalculable dans la basilique de St-Denis.

Spécialement autorisé par M. Turquet, un inspecteur des domaines passa au nom de l'Etat un traité avec la sorcière qui tout aussitôt armée de sa baguette magique, entreprit des fouilles. Les ouvriers en creusant, arrivèrent bientôt aux sépultures des rois de France. L'architecte de la basilique intervint alors et fit arrêter les fouilles.

La pauvre sorcière, qui affirmait être précisément sur le point de découvrir les fameux trésors incalculables, fut fort ennuyée de ce contre-temps. Elle saisit la presse de ses doléances et intenta à l'administration des domaines un procès en 500,000 francs de dommages intérêts.

Au cours du procès, Mme Gaibhava mourut. Ses héritiers reprirent pieusement l'instance.

L'affaire est venue à la première chambre du tribunal civil. M. Griveau s'est présenté pour les héritiers Gaibhava, M. Lieuville pour l'administration des domaines.

M. le substitut Bulot a conclu au rejet de la demande, par ce motif qu'aux termes du traité intervenu entre Mme Gaibhava et l'Etat, celui ci s'était réservé d'interrompre à sa volonté, sans motif, les travaux de la sorcière.

A huitaine pour jugement.

L'Histoire au Jour le Jour

27 décembre 1889.

Emile Ollivier, premier ministre

L'Empire avait cru que son crime du Deux Décembre pouvait être pardonné et il rêva un moment d'accoupler son despotisme avec la liberté : de cette idée sortit l'Empire libéral le 28 décembre.

Le *Journal Officiel* contenait la note et la lettre suivantes :

« Les ministres ont remis leurs démissions à l'empereur qui les a acceptées. Ils restent chargés de l'expédition des affaires courantes dans leurs départements respectifs, jusqu'à la nomination de leurs successeurs. »

A M. Émile Ollivier, député au Corps législatif.

« Monsieur le député,

» Les ministres m'ayant donné leur démission, je m'adresse avec confiance à votre patriotisme pour vous prier de me désigner les personnes qui peuvent former avec vous un cabinet homogène, représentant fidèlement la majorité du Corps législatif, et résolu à appliquer, dans sa lettre comme dans son esprit, le sénatus consulte du 3 septembre.

» Je compte sur le dévouement du Corps législatif aux grands intérêts du pays comme sur le vôtre pour m'aider dans la tâche que j'ai entreprise, de faire fonctionner régulièrement le régime constitutionnel.

» Croyez, monsieur, à mes sentiments.

» NAPOLÉON. »

La veille, Emile Ollivier, la tête enveloppée d'un cache nez pour ne pas être reconnu par les petits journalistes qui rôdaient aux environs de Compiègne, se glissait dans le château, guidé par M. Piétri, qui était allé l'attendre à la gare. L'entrevue dura environ deux heures. Deux heures du matin, l'ancien orateur de l'opposition reprenait le train pour Paris où il rentrait premier ministre.

Un des familiers écrivait à Clément Duvernois :

« L'empereur est enchanté. Nous allons donc sortir de tout ce gâchis ! »

Au lieu d'en sortir, l'Empire allait s'y enfoncer, entraînant malheureusement la France avec lui.

JEAN-BERNARD.

FAITS DIVERS

La fiancée merveilleuse

Un grand nombre de journaux de province et de l'étranger publient, ces temps derniers, une annonce ainsi conçue :

DEMOISELLE, 23 ans, instruite, de famille honorable, (tache de naissance), orpheline. *450,000 francs de dot*

désirerait se marier. Ne recherche pas fortune, mais position honorable.

S'adresser, Vaugiri, 35, boulevard Saint-Marcel, Paris.

Quatre cent cinquante mille francs ! Pas de boîte-mère ! C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'une foule de pauvres diables oublissant la tache et se vissent qui la dot.

Aussi les lettres affluaient-elles chez Vaugiri pour demander des renseignements sur un parti aussi merveilleux.

Vaugiri répondait en priant les prétendants de lui envoyer leur état civil et leur photographie.

Ensuite il écrivait à chacun d'eux qu'il plaisait beaucoup, qu'on était très désireux de l'agréer, et que lui, Vaugiri, allait partir pour conclure définitivement l'affaire avec la famille.

Il avait soin de demander comme frais de voyage une somme variant entre cent et trois cents francs.

Au moment convenu pour se mettre en route, il avait soin de tomber malade pour différer son départ.

Vaugiri était un escroc. Le nombre des dupes qu'il avait faites dans tous les mondes par ce procédé ne se comptait déjà plus, — si l'on en juge par la quantité considérable de photographies trouvées chez lui — lorsqu'il eut affaire à un avocat de Bruxelles, M. de P...

Ce dernier, pris de soupçons sur la loyauté de son correspondant, débarqua un beau jour à Paris, sans lambeau ni trompettes, et écrivit à Vaugiri, que n'y étant que pour quarante-huit heures, il le priait de venir le prendre le lendemain à l'hôtel pour le présenter immédiatement à sa fiancée.

Le lendemain l'escroc se présenta en effet à l'hôtel, mais avec une dépêche qu'il prétendait venir de Fontainebleau et où Mademoiselle disait qu'ayant été obligée de se rendre dans cette ville auprès d'une parente malade elle ne serait de retour que dans les quatre jours.

Par malheur pour Vaugiri, M. de P..., après avoir constaté que cette dépêche avait été envoyée *de Paris pour Paris*, le fit arrêter et conduire chez M. Monquin, commissaire de police du quartier de Saint-Jean-Montmartre. De là Vaugiri a été envoyé au Dépôt.

A la porte!

Quoi de plus tyrannique qu'une toux persistante vous accompagnant au bal, au théâtre, dans les soirées, partout où le public, à chaque minute, a si bonne envie de vous crier : A la porte ! !

N'allez jamais dans le monde, croyez moi, sans PASTILLES ALEXANDRE.

1 fr. 40 l'étui. — Toutes pharmacies

Dépôt : Lille : Pharmacie du docteur Quilliot, Roquemolen, 63; Fanyau; Dorte et Cie; Cossac; Pharmacie centrale Gobert et Cie. — A Tourcoing : Brunelin, Vannerquelle. — A Valenciennes : Santa-Houiel. — A Fresnes : Berrick, pharmacien. — Hazebrouck, pharmacien rue de Mons. A Maubeuge, pharmacie Alber ; M. Dutertre, pharmacien, 58 Bis, 19, rue de la Cour, à Hondschoote (Nord). —Toutes pharmacies

A M. Émile Ollivier, député au Corps législatif.

« Monsieur le député,

» Les ministres m'ayant donné leur démission, je m'adresse avec confiance à votre patriotisme pour vous prier de me désigner les personnes qui peuvent former avec vous un cabinet homogène, représentant fidèlement la majorité du Corps législatif, et résolu à appliquer, dans sa lettre comme dans son esprit, le sénatus consulte du 3 septembre.

» Je compte sur le dévouement du Corps législatif aux grands intérêts du pays comme sur le vôtre pour m'aider dans la tâche que j'ai entreprise, de faire fonctionner régulièrement le régime constitutionnel.

» Croyez, monsieur, à mes sentiments.

» NAPOLÉON. »

La veille, Emile Ollivier, la tête enveloppée d'un cache nez pour ne pas être reconnu par les petits journalistes qui rôdaient aux environs de Compiègne, se glissait dans le château, guidé par M. Piétri, qui était allé l'attendre à la gare. L'entrevue dura environ deux heures. Deux heures du matin, l'ancien orateur de l'opposition reprenait le train pour Paris où il rentrait premier ministre.

Un des familiers écrivait à Clément Duvernois :

« L'empereur est enchanté. Nous allons donc sortir de tout ce gâchis ! »

Au lieu d'en sortir, l'Empire allait s'y enfoncer, entraînant malheureusement la France avec lui.

JEAN-BERNARD.

FAITS DIVERS

La fiancée merveilleuse

Un grand nombre de journaux de province et de l'étranger publient, ces temps derniers, une annonce ainsi conçue :

DEMOISELLE, 23 ans, instruite, de famille honorable, (tache de naissance), orpheline.

450,000 francs de dot

désirerait se marier. Ne recherche pas fortune, mais position honorable.

S'adresser, Vaugiri, 35, boulevard Saint-Marcel, Paris.

Quatre cent cinquante mille francs ! Pas de boîte-mère ! C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'une foule de pauvres diables oublissant la tache et se vissent qui la dot.

Aussi les lettres affluaient-elles chez Vaugiri pour demander des renseignements sur un parti aussi merveilleux.

Echos du Jour

Mlle Marguerite Jeanne Carnot, nièce du président de la République,épouse M. Claude Joseph-Henri Perret, propriétaire à Beaune.

⁂

On procède dès maintenant, à l'Elysée, à l'aménagement des salles qui se trouvent sur l'emplacement de la future salle des fêtes.

Aussitôt que le Sénat aura ratifié le vote de la Chambre, on commencera les travaux qui seront poussés avec beaucoup d'activité.

⁂

On a commencé à dresser des sapines pour la construction de la porte monumentale de l'Exposition universelle.

Cette porte s'élèvera au milieu du quai d'Orsay, à l'entrée de l'Esplanade des Invalides, juste dans l'axe de la rue de Constantine.

⁂

Le colonel Gras, dont le nom a été donné à un fusil, est mort hier, à Grenoble, succombant à une attaque apoplectique.

Il était en retraite depuis quelques années.

⁂

Le gouverneur de la forteresse d'*Ulm* a donné l'ordre de faire sauter par la dynamite, le rocher historique, où se trouvait Napoléon Ier, lors de la capitulation de la ville, et d'où il voyait le défilé des troupes autrichiennes prisonnières, le 27 octobre 1805.

L'ESPRIT DES AUTRES

Champoireau est allé visiter un musée. En rentrant chez lui, sa femme lui demande :

— Est il beau, ce musée ?

— Très beau, et ça ne coûte pas cher.

— Mais ça ne coûte rien, dit une troisième personne.

— Oh! que si, on m'a demandé vingt-cinq centimes.

— Mais c'était pour votre parapluie !

— Vous vous trompez, c'était pas pour mon parapluie, puisqu'on me l'a fait laisser à la porte !

BRÛLE MAISON.

Spectacles et Concerts

Dans le compte-rendu que nous avons donné hier du très joli concert organisé par les anciennes élèves de l'école de la rue du Bois, nous avons omis d'indiquer que plusieurs morceaux de chant à l'accompagnatrice, Mlle D... qui s'est acquittée de cette tâche ingrate avec un réel talent.

Nous tenions à réparer cet oubli.

UN CONSEIL PAR JOUR

Recette pour fabriquer le vin de quinquina.

Prenez 50 grammes de quinquina gris, concassez-le, versez dessus 60 grammes d'alcool à 60 degrés; laissez en contact pendant vingt-quatre heures. Ajoutez un litre de vin rouge ou blanc : faites macérer pendant dix jours, en agitant de temps en temps. Passez et filtrez.

Préparez de la même manière le vin de « quinquina jaune » et le vin de « quinquina rouge », en remplaçant les 50 grammes de « quinquina gris » par 50 grammes seulement.

Bonhomme FRANKLIN.

ÉTAT CIVIL DE ROUBAIX

Naissances du 24 décembre

Noël Banters, rue du Quai, impasse Saint-Jean. — Maurice Nargac, rue d'Alger, cour Nikowski. — Noël Jussaire, rue d'Alger, cour Scherpereel. — Gustave Saleille, rue Nadaud, cour Martin, 2. — Victorine Vonnoeckoux, rue de Lannoy, cour Lemaire, 5. — Ralph Wightman, rue Wattel, 72. — Edmond Gillet, rue de la Redoute, 18. — Lucien Burie, rue St-Joseph 68. — Maxime Everaert, rue du Port, 26. — Marie Dujardin, rue de Valenciennes, 45. — Joseph Dherine, rue des Récollets, cour Dhont, 2. — Marie Lecoy, rue Beaumont, cour Lenoble, 38. — Alphonse Augustin, rue des Longues-Haies, 95. — Florentine Lepiat, rue du Cinq François, 30. — Emile Dupuis, rue Blanchemaille. — Pélagie Tiberghien, rue Basse-Masure 14

Décès du 21 Décembre

Vincent-Joseph, présidé sans vie, rue Newcomen, 31. — Jacob Bréard, 3 mois, rue de Mulhouse, 3. — Saint-Joseph, 32. — Françoise Grave, 1 an, rue Franklin, cour Agache. — Désiré Wattelez, 8 ans, rue Saint-Jean, 55. — Clémentine Tyssandier, 2 mois, rue de la Guinguette, 71. — Médard Samuriggue, 1 an, rue des Longues-Haies, 100. — Marcel Clarisse, 1 an, rue Cambrai sans vie, rue de l'Epeule, cour Lepore, 14.

Mariages

Eugène Auguste Ancelle, 29 ans, épicier, rue de la Bleuterie, et Marie Vanneuville, 24 ans, ménagère, rue du Grand Chemin. — Basile Dubrulle, 23 ans, apprêteur, rue Larochefoucauld, et Marie-Pauvarger, 27 ans, blanchisseuse, rue de Tourcoing. — Narcisse Epiat, 28 ans, rentreur, rue Sébastopol, et Clara Dupontel, 24 ans, piqueuse.

ETAT-CIVIL DE TOURCOING

Naissances du 22 décembre

J. B. Sabattin, à la Marlière. — Angèle Declerck, rue de Menin.

Décès

Félix Hallem, 78 ans, rue du Jambon. — Laure Ledieu, 1 an, rue de la Fonderie. — Henri Parlier, 53 ans, Blanc-Seau. — Valentine Dhennin, 10 jours, Pile Rouge. — Mélanie Andrieu, 68 ans, aux Petites Souches. — J. B. Destombes, 61 ans, rue des Carliers.

CONSTIPATION COURANTE, SANS PURGATIFS, SANS LAVEMENTS, SANS ORTIES, PAR LES PILULES PARISIENNES
Aux 3 fr. 1/2 le 1/2 flacon franco par poste : Pharmacie Dupin, 19, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

Bulletin Financier

Le mouvement de hausse commencé la semaine dernière s'accentue malgré la crainte de la cherté des reports en liquidation.

C'est surtout le compteur qui actuellement entraîne le marché par ses achats en prévision du compte des reports du mois de janvier.

Le 3 0/0 s'est encore avancé de 7 centimes à 82.87.

L'Amortissable est le 4 1/2 sont 2 c. 1/2 au-dessus de leurs derniers cours, à 86 97, et 104 05.

Le groupe de nos établissements financiers est très ferme.

Le Crédit foncier est demandé à 1367.50 en hausse de 3 fr. 75.

La Banque de Paris à 893

Le Crédit Lyonnais fait 617.50 au lieu de 613.75.

Le Crédit mobilier vaut 458.75 et la Société générale 403.

L'Etain, par contre, a une tendance plus lourde et perd 15 c. pour la séance à 95 55.

Les autres rentes étrangères sont fermes sans changement sur leur clôture précédente.

Le Suez est ferme à 2195.

Le Panama continue son mouvement de reprise à 145 fr. en hausse de 11,25 aujourd'hui.

Au comptant signalons l'obligation Ville de Paris 1886 qui n'a pas encore atteint le pair contrairement aux autres obligations qui sont toutes au-dessus.

Imp. du Journal *L'Avenir de Roubaix-Tourcoing.*

Le Gérant : E. DUGARDIN

FEUILLETON DE *L'Avenir de Roubaix-Tourcoing* 81

L'Enfant du Pavé

DEUXIÈME PARTIE

— Au moins, continua-t-il, maintenant, je ne l'entendrai plus injurier la pauvre morte... Voyez-vous, ce n'était plus tolérable ! toujours, à propos de tout ! Ah ! elle la haïssait trop ! c'est elle qui est cause de tout, et si la dernière fois qu'elle est venue on l'avait accueillie comme elle le méritait, peut être qu'elle serait encore là... près de moi ! et alors... oh ! alors... pauvre chère Nicette !

— Nicette ! fit Lamblin.

— Nicette ! répéta Caminade.

Et sur cette dernière exclamation, il se passa un fait étrange.

Bricole releva le front, écarta d'un geste brusque l'agent qui lui cachait Caminade, et se mit à regarder ce dernier d'un œil ardent où brûlait une flamme sombre.

Son visage avait pris en même temps une expression d'une sauvage énergie.

— Quel est cet homme ? interrogea-t il, la gorge serrée.

— Que t'importe ! répondit Lamblin.

— Je veux savoir son nom !... ou plutôt non, attendez. C'est bien lui ? répondez. Ah ! répondez donc !

La voix de Bricole devenait menaçante; il y avait comme des éclairs d'acier dans son regard.

— Eh bien ! oui, c'est lui ! Caminade ! Et après ? dit Lamblin, qui, instinctivement, se plaça devant le jeune baryton pour le protéger contre un premier mouvement de fureur.

Mais l'appréhension fut de courte durée.

Presque aussitôt les traits de Bricole se détendirent; un frémissement nerveux remua ses lèvres et son regard, devenu plus doux, ne put se détacher de Caminade.

Il passa ses deux mains sur son front et fouilla ses cheveux de ses doigts nerveux.

— Lui !... dit il avec un sanglot, lui !... Et lentement il se leva encore une fois et fit un pas vers le jeune baryton.

Ce dernier et Lamblin se regardaient surpris.

Bricole ne les quittait pas des yeux, mais il n'y avait plus ni menace ni colère ; même on y voyait passer maintenant des lueurs d'attendrissement.

Enfin, il tendit les mains et s'embara de celles de Caminade.

— Ah ! elle vous aimait bien, la chère petite, dit il d'une voix étouffée, c'était sa vie ! On nous a dit qu'elle en était morte ; mais, moi, je sais bien que ce n'est pas de cela ! Celle qui l'a tuée est là, et elle ne fera plus de mal à personne... Si vous saviez ce qu'elle a souffert pour la misérable qui aurait dû la protéger ! Moi, je ne savais pas. Tenez, il y a une chose que je n'oublierai jamais ! La dernière fois qu'elle est venue ici, nous préparions un horrible guet apens ; elle l'avait appris, et elle venait pour vous sauver ! Cette fois la, elle prigit et supplia en joignant ses petites mains d'enfant. Je la vois toujours. Ah ! comme je l'ai embrassée, la pauvre jolie, et j'ai bien fait, parce que depuis ça été fini, et je n'en ai plus entendu parler jusqu'au jour où Lamblin est venu nous dire...

Le malheureux n'acheva pas.

Sa voix s'étranglait ; un voile épais obscurcissait sa vue... il trébuchait.

Il fit un mouvement énergique pour ne pas s'abandonner à sa défaillance, et reprit possession de lui même.

— Allons, maintenant ce n'est plus de ça qu'il s'agit, dit il : l'affaire est faite, et il n'y a pas à y revenir... Au moins, s'ils voulaient me couper le cou ; comme je les remercierais ! Qu'est-ce que je puis faire ici, à présent, je vous le demande ? Encore, si l'enfant vivait !... je ne dis pas; il y aurait de bonne raison pour défendre sa peau... mais tout seul !... à qui est ce que je pourrais bien être utile ?... Il vaut mieux en finir, et je ne désire pas autre chose.

Tout de même ajouta-t il aussitôt, je suis heureux de vous avoir vu ! et si vous alliez là bas, où on l'a enterrée, eh bien, dites lui quelque chose pour moi ; elle vous entendra, vous, et peut-être que ça me portera bonheur. Vous me le promettez ?...

— Je le jure, répondit Caminade d'un ton ému.

— A la bonne heure !... Nous ne nous reverrons probablement plus jamais... et la reconnaissance d'un misérable comme moi, ça ne vaut pas cher, mais vous pourrez au moins vous dire que vous m'avez rendu bien heureux... Adieu, monsieur Caminade.

— Adieu ! adieu ! père Bricole.

Et le jeune baryton entraîna Lamblin et gagna rapidement la rue.

Ils étaient tous les deux diversement impressionnés, mais également émus.

— Pauvre diable ! fit Caminade, lui aussi, aimait la pauvre Nicette.

— Il s'en est aperçu trop tard ! répartit Lamblin.

— Ah ! je n'aurai garde de manquer à la promesse que je lui ai faite.

— En faisant cela, vous ne ferez que votre devoir.

— Mais où dois je aller ?

— C'est ce que je vais vous dire. Venez !

Un quart d'heure après, ils étaient installés dans une petite salle d'un caboulot de la place de la Bastille.

Lamblin prit tout de suite la parole

— Ainsi, dit-il, voilà six années que vous n'étiez vous à Paris ?

— Six années, oui, répondit Caminade.

— Au moins avez vous eu des nouvelles ?

— Une fois seulement, par Lenglumé, et il y a longtemps.

— Enfin, vous savez ce qu'est devenue la comtesse ?

— On m'a assuré qu'elle était retournée au Brésil.

— C'est vrai, elle est près de son fils... Quant au comte, on ne l'a plus revu ; il voyage. Toutefois, il a réglé ses affaires avant de s'éloigner, et c'est M. Desbuissons qui exécuterait ses dernières volontés pour le cas où il viendrait à décéder à l'étranger.

— Mais Nicette, fit Caminade, vous ne parlez pas de Nicette ?

— Nous y arrivons.

— Vous hésitez.

— C'est que c'est grave.

— Sans doute, et pourtant le renseignement que je réclame de vous est des plus plus simples, et je m'étonne...

— Eh bien, vous avez tort, mon ami, car ce que j'ai à vous apprendre est d'une telle importance que, à de moment même, je me demande si je dois laisser échapper la confidence qui est sur mes lèvres.

Caminade fit un mouvement.

— Une confidence ! répéta t-il avec émotion. Moi, je ne demande qu'une chose, c'est de connaître ce quel bien je trouverai le tombe de ma pauvre Nicette.

— Vous le saurez tout à l'heure ; mais auparavant, il faut que vous sachiez comment et de quoi elle est morte.

Caminade sentit un frisson passer sur sa chair. Une pénsée qui l'avait obsédé souvent revint troubler son esprit, et il se rappela qu'autrefois il s'était effrayé à l'idée que la pauvre enfant avait bien pu se suicider.

Lamblin ne devina certainement pas ce qui se passait en lui ; mais il remarqua sa pâleur et son trouble, et s'empressa de le rassurer du geste.

— Ecoutez-moi, reprit-il ; je ne veux pas vous rappeler un passé que vous connaissez aussi bien que moi ; la chère petite était rentrée bien accablée à la suite de votre aventure ; elle vous aimait tou jours cependant,mais pour rien au monde elle n'eût voulu rien faire qui put compromettre votre avenir ; à Paris elle se trouva très malheureuse, sans que jamais aucune plainte contre vous se fût échappée de ses lèvres ; elle était souffrante, d'ailleurs, d'un mal mystérieux qui lui était encore inconnu, et elle ne demandait qu'à mourir, parce que l'existence loin de vous ne pouvait plus être qu'un long et douloureux martyre.

— Ah ! comme j'ai été coupable ! murmura Caminade.

— Oui, bien coupable ! dit Lamblin ; mais elle, je le répète, ne songeait à vous accuser... Et si alors vous fussiez revenu, elle vous eût pardonné, sans garder de aucune amertume de votre faute.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ?

— C'est elle qui l'a voulu.

— Elle ! ce n'est pas possible... Pourquoi l'eût-elle défendu, puisqu'elle m'aimait encore ?

— Elle vous a aimée jusqu'à sa dernière heure ; mais un autre sentiment l'a retenue.

— Lequel ? dites, lequel ?

Lamblin se tut un moment, puis, au bout de quelques secondes, il reprit :

— M. Gaston, qui vous dominait ses soins, lui avait recommandé de quitter Paris, et la femme, que vous avez connue naguère sous le nom de Christiane Brémont, et qui se trouvait alors à Saint-Claire, lui offrit, à peu de distance, sur la côte, une petite habitation où la chère malade pourrait vivre en repos, au grand air, et se reconforter, en attendant l'heure de la crise.

— La crise ! répéta Caminade.

— L'enfant était bien usée par la vie qu'elle avait menée dans son enfance ; elle était d'ailleurs très délicate, et l'état d'atonie dans lequel elle se trouvait depuis votre abandon devait fatalement s'aggraver au moment de la délivrance.

(*A suivre*) Pierre ZACCONE